

BADJOKO (*Joseph*), Fonctionnaire (Nouvelle Anvers, 1878 - Lileko, 31.10.1950). Fils de Chef.

Badjoko est d'abord engagé comme boy par Hodister, puis en 1890, passe au service du commandant Tobback.

Ce dernier, frappé par l'intelligence de son serviteur, se met à le former et lui fait notamment apprendre le Kiswahili dont la connaissance allait lui être indispensable.

Tobback, en effet, se rendant dans le Haut-Congo, alors aux mains des Arabes, estime que Badjoko, intelligent, astucieux et dévoué, sera un auxiliaire précieux dans la lutte qu'il sait devoir mener contre les Zanzibarites.

Nous sommes en 1892. Kisangani (qui sera plus tard Stanleyville) est occupé par les Arabes et Tobback y exerce les fonctions de résident.

Il est chargé d'y maintenir l'ordre à défaut de paix. Les Arabes, malgré la sévère défaite qu'ils venaient de subir à Riba-Riba, se regroupent sur les rives du Congo et principalement sur la rive gauche en face de la Station.

Patients, ils attendent le moment propice pour en chasser les Européens et se rendre maître de cette position.

Tippo-Tip, gouverneur par la grâce diplomatique de Léopold II, se rend à Zanzibar au début de 1893. Il n'en faut pas plus pour que les Arabes, dont les rangs se grossissent sans cesse, supposent l'instant favorable pour surprendre le poste convoité. Au surplus, le remplaçant de Tippo-Tip, Rachid, trop faible et qui a essayé vainement de maintenir un semblant d'entente, se rallie aux rebelles. Que fait Badjoko pendant ce temps ?

Nous avons vu que Tobback l'avait bien préparé à jouer un rôle et pour ce faire en avait fait un excellent agent de renseignements.

Badjoko connaît à fond la langue, les mœurs et les coutumes des Arabes. Il s'infiltre parmi eux, se vêt à la musulmane, et se fait même appeler Badjoko ben Sabroke.

Ainsi, bien dans la peau de son personnage, peut-il aisément surveiller le camp ennemi et tenir Tobback au courant des événements présents et futurs.

Les Arabes préparent-ils l'occupation d'un nouveau village, une razzia ou le convoiement d'esclaves, Tobback averti envoie aussitôt quelques soldats pour rétablir la situation.

Entre-temps Rachid, impatient, se décide à l'attaque, mais il estime que pour réussir il lui faut d'abord la tête du Résident et l'anéantissement des Européens séjournant à Kisangani.

La chose paraît facile, Tobback habitant sur la rive occupée par le gros des Arabes. Mais Badjoko veillait et la nuit même où le commandant devait être assassiné, il se glisse dans sa maison et l'avertit du danger, lui permettant ainsi de traverser le fleuve, de prévenir ses adjoints et de parer au plus pressé en organisant la défense du poste.

Badjoko, après avoir accompagné son maître, retourne à la résidence et y reste avec quelques serviteurs.

A l'aube, les Arabes font irruption et, n'y trouvant que Badjoko, l'arrêtent, le traduisent devant Rachid, qui convaincu de sa trahison, le condamne à mort.

Toutefois, sur l'avis de certains notables on juge préférable de lui laisser la vie et la liberté... à condition qu'il livre le Commandant.

Badjoko accepte le marché, retourne à Kisangani et se hâte de mettre son chef au courant des événements.

Se voyant alors joués, les Arabes décident l'attaque générale pour le lendemain (14 mai 1893).

Les combats durèrent quatre jours et leurs assauts incessants mettaient le poste en grand danger. Heureusement le 18, au matin, arrive le secours tant attendu. C'est le commandant Chaltin qui, à bord du s/w armé *Ville de Bruxelles*, amène des renforts. Il faut peu de temps pour mettre les Arabes définitivement en fuite.

Et c'est ainsi que, grâce au dévouement de

Badjoko, Kisangani fut sauvé du pillage et ses habitants du massacre.

En 1895, il apporte encore son concours pendant la campagne contre les Batetela révoltés. Une fois la paix bien établie dans cette partie du jeune Etat, Badjoko se voit attribuer des fonctions officielles.

A Stanleyville notamment, où il dirige certains services du port.

En 1900, en sa qualité d'agent territorial il est désigné comme chef de poste à Yanonghe.

C'est une région importante et riche groupant plus de 20 000 contribuables. En quelques années, il fait de Yanonghe un centre remarquable qu'il gère avec maîtrise. De nombreux commerçants s'y installent, des magasins se construisent et bientôt Yanonghe devient un centre commercial florissant.

Badjoko se rendant compte de l'avenir réservé à toute cette contrée, n'hésite pas à créer des routes et il fut, certes, le promoteur de la route Stanleyville-Yanonghe-Isangi-Yangambi.

Le gouverneur Adolphe De Meulemeester dira plus tard de lui: « Il a obtenu dans la région de Yanonghe des résultats dont un Européen d'un mérite supérieur à la moyenne tirerait une légitime fierté ».

Aimé de ses chefs, respecté des indigènes, tranchant les palabres, voyageant sans cesse dans sa région, améliorant les cultures, favorisant le commerce, cet homme est d'une activité débordante.

Comme agent du Gouvernement, il a droit aux congés réguliers et en profite pour effectuer deux voyages en Europe.

Le premier en 1903. Il accompagne l'inspecteur d'Etat Malfeyt, son protecteur, et est reçu à Laeken par Léopold II.

Badjoko reste six mois en Belgique pendant lesquels il y étudie le français. Heureux et fier il reprend le chemin du Congo.

Lors d'un second voyage, six années plus tard, il est reçu par le roi Albert qui lui remet la médaille d'or de l'Etoile africaine et lui rappelle sa rencontre alors que, prince héritier, il visitait le Congo quelques mois avant son accession au trône.

Durant son séjour, Badjoko rencontre des personnalités, déjeune avec Vangele qu'il a bien connu, visite la plupart des villes belges et en rapporte d'enthousiastes souvenirs qu'il aime volontiers narrer aux siens, à ses amis et à tous ceux qui l'approchent.

Mais l'âge de la retraite sonne et il doit abandonner ses fonctions en 1925, après 32 ans de services inappréciables. En récompense de ceux-ci, il obtient une concession de quelques centaines d'hectares en bordure du fleuve, à Lileko.

Il y établit de belles plantations de palmiers, de café, de riz, etc.

Pour mettre celles-ci en valcur et permettre l'écoulement des produits, il n'hésite pas à construire une route de 30 km. Et pourtant il a plus de 70 ans et est à demi paralysé à la suite d'une attaque. Du haut de son logis de Lileko, il peut apercevoir, non sans fierté, la région qu'il a si brillamment administrée.

Il a aussi la joie de se voir entouré d'une nombreuse famille et ses fils eux-mêmes eurent le privilège de poursuivre leurs études en Belgique.

En 1950, gravement malade, il est transporté à l'hôpital de Stanleyville.

Malgré tout, il tient à assister à l'inauguration du buste de Stanley — qu'il se souvient avoir vu dans sa jeunesse — et se fait transporter sur les lieux de la cérémonie.

Il meurt le 30 octobre 1950. Une foule considérable de Noirs et d'Européens assiste à ses funérailles tenant à lui rendre un dernier hommage.

Badjoko laisse le souvenir d'une figure congolaise de premier plan qui, pendant près d'un demi-siècle, a magnifiquement participé au développement économique de son pays.

Il était chevalier de l'Ordre royal du Lion, titulaire de la médaille d'or de l'Etoile africaine et de l'Etoile de Service.

20 mai 1964.

F. Berlemont.

[J. J.]

Pages congolaises. Une grande figure congolaise. Reportage de A. Schoy, 23.2.50. — *Trib. cong.*, 1.2.1913 et 15.2.1913. — *Journal Congo*, 31.5.1913. — *Stanleyville*, 8.11.1950. — *Rev. Col. belge*, 15.6.1950, 15.11.1950 et 15.12.1950. — *Rev. Col. ill.*, déc. 1950. — *L'Afrique et le Monde*, 30.9.1954.